

L'Autre dans *Moi, Tituba sorcière* de Maryse Condé

Souad Ameur

Université Omar Al-Mukhtar – Derna – Libye
ameursouad1@hotmail.com

Résumé :

La problématique de l'altérité dans la littérature se prête à un vaste champ de réflexion. Le regard sur soi permet d'affirmer une identité tantôt intime, tantôt plurielle et complexe. Cette affirmation de soi s'opère grâce à l'autre, à l'espace-temps de l'altérité, à la subjectivité de l'altérité et à la découverte de l'autre. Condé dans son roman *Moi... Tituba la sorcière* a fait un choix générique pour se permettre de présenter un panorama varié de l'Autre. La narratrice est marquée par cet Autre, qu'elle doit côtoyer quotidiennement, apprivoiser et apprendre à le connaître. Ses relations sont grandement problématisées et anodines que ce soit ses relations avec les hommes ou avec les femmes. Cet Autre implique aussi des jugements de valeur tranchés entre l'homme blanc et l'homme noir. Ce roman permet de penser l'homme de manière différente ainsi que la diversité de la catégorie, tout en y intégrant la diversité de la religion, des coutumes ou tout simplement le pays d'origine. Cette vision se base sur le fait que l'Autre a la faveur du rapport de force preuve de supériorité d'où est instaurées les atroces pratiques de l'esclavage et autres. Condé soutient l'idéologie de la suprématie masculine blanche, qui opère sa domination à travers l'oppression impérialiste, capitaliste, raciste et sexiste. La différence entre les femmes-Autre- de ce récit et la narratrice n'est pas envisagé par Condé comme une barrière qui les séparent les unes des autres mais plutôt comme une barrière qui les solidaire et la preuve c'est que Tituba dans ce roman n'a pas hésité de les aider.

Mots-clés : L'autre, femmes, hommes, esclavage, rêves, sorcellerie, l'au-delà, les invisibles

I- Introduction

La question de l'Autre n'est pas évidente pour les lecteurs. La propension à ne parler que de soi n'est pas courante qui marque le début de l'ère moderne et engendre une nouvelle mentalité. Sans cet Autre il n'y aura

point de littérature. La question de l'Autre se pose d'une façon intense et spécifique à la découverte du Nouveau Monde. Cette étude porte sur le sentiment qui unit la personne à autrui et qui peut revêtir des caractères différents comme ceux présents dans le roman de Condé. La rencontre de deux personnes ou plus pose le problème de l'attitude envers l'inconnu, l'étrange, l'Autre. Dans cette présente étude je souhaite parler d'une écrivaine talentueuse tout en me basant particulièrement sur son roman intitulé, *Moi...Tituba la sorcière*, un roman si riche et si divers, il incarne de multiples "Autres". Maryse Condé en a mis en lumière la dimension spirituelle des hommes et des événements de l'époque du 17^{ème} siècle. Elle a su mettre en évidence la vie privée de l'héroïne avec tout ce qu'elle porte de colère, et d'humiliation. Un combat aride avec l'Autre et avec les circonstances de vie " *La souffrance et l'humiliation y avaient planté leur empire à demeure*"¹ Tituba possède un corps faible incarnant toute la fragilité du monde avec un esprit plein de vitalité. Tituba a connu le mal de partout : " *L'exil, les souffrances, la maladie s'étaient conjugués de telle sorte que j'avais presque oublié ces histoires naïves*"² Maryse Condé est considérée par les critiques littéraires comme une des auteures féministes ; son écriture est transgressive et ses textes ont revendiqué l'autonomie et l'indépendance de l'Homme tout en s'inspirant du phénomène de l'esclavage du 17^{ème} siècle. Le sujet de l'Autre prend le dessus dans ce récit qui englobe un aspect de revendication et de liberté. Maryse Condé est une écrivaine de renommée internationale et jouit d'une vaste reconnaissance surtout aux États-Unis. Plusieurs thèmes ont traversé le roman de Maryse Condé: la féminité, l'esclavage, l'errance, le surnaturel, et l'amour. La richesse et la diversité enveloppent le récit. Maryse Condé a exploré à travers ses personnages fictionnels et à travers cette figure de l'histoire la problématique de la recherche d'identité liée à l'histoire du peuple antillais. Son texte réfléchit l'identité culturelle antillaise à travers des personnages hommes et femmes d'entités différentes, passant par l'exil et le voyage vers l'inconnu. Les sujets et les thèmes dans ce roman n'en manquent pas non plus. On y trouve le thème de la femme, de la liberté, de la maternité, de la condition du Noir en terre blanche comme on y trouve aussi le thème de la négritude,

¹-Maryse Condé, *Moi... Tituba la sorcière*, Noire de Salem, Mercure de France, Paris, 1986, p.189.

²-Ibid, p.213.

de la décolonisation, de l'esclavage, de l'Afrique, de la mort, de l'au-delà, des esprits : *"Je voudrais "écrire un livre, mais hélas! Les femmes n'écrivent pas! Ce sont seulement les hommes qui nous assomment de leur prose. Je fais une exception pour certains poètes. As-tu lu Milton ; Tituba? Ah ; j'oubliais, tu ne sais pas lire! Paradise Lost, Tituba, merveille des merveilles!... Oui, je voudrais écrire un livre où j'exposerai le modèle d'une société gouvernée administrée par les femmes! Nous donnerons notre nom à nos enfants nouveau-nés, nous les élèverons seules."*³

Mélangant histoire et fiction, Maryse Condé a imaginé une vie et a redonné une voix à Tituba, dont on ne sait quasiment rien. En lisant cette écrivaine, on constate une très grande présence poétique ; ses lignes sont très fluides et ses pensées sont faciles à suivre. C'est l'exil pour Tituba; l'héroïne de ce roman incarne la souffrance, la douleur et la séparation :

« *Il est étrange l'amour du pays! Nous le portons en nous comme notre sang, comme nos organes. Et il suffit que nous soyons séparés de notre terre, pour ressentir une douleur qui sourd du plus profond de nous-mêmes sans jamais se ralentir* ». ⁴ Tituba s'est trouvée face à différentes sortes d'impuissance ; l'impuissance à dire, incapable de trouver les mots même si elle savait bien ce qu'elle voulait dire. Elle s'est incarnée dans l'incapacité à exprimer des sentiments ou des états émotionnels. L'impuissance à faire, entre le vouloir et le pouvoir, a causé un grand écart, qui a engendré la souffrance. Le protagoniste était dans la souffrance, et dans de l'impuissance à se raconter, c'est-à-dire dans l'impuissance à ordonner son histoire, et à la relier à d'autres histoires : *"L'exil, les souffrances, la maladie s'étaient conjugués de telle sorte que j'avais presque oublié ces histoires naïves."*⁵ Tituba a essayé de constituer sa propre histoire et de la tisser avec celle de l'Autre, c'est-à-dire les Hommes rencontrés dans les différentes étapes du récit pour pouvoir ainsi constituer son identité hiérarchisée dans l'ultime douleur qu'elle avait ressentie et celle qu'elle avait subie lors de son arrestation. La voix de Tituba s'émerge vers l'autre passionnément en disant : *"L'un des hommes se mit carrément à cheval sur moi et commença de me marteler le visage de ses poings, durs comme pierres. Un autres releva ma jupe et enfonça un bâton taillé en*

³-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.158.

⁴-Ibid, p.80.

⁵-Ibid, p.213.

pointe dans la partie la plus sensible de mon corps en raillant."⁶ La présence de soi qui tente de maintenir ou reconstituer son intégrité, résulte toujours de la confrontation à un impossible, comme dans la situation de détresse et d'impuissance qu'elle a sentie à cause de la trahison de ceux qu'elle avait tant aimé et où elle s'est trouvée condamnée à tort, incarcérée entre les quatre murs de prison à vie. Tituba a agi et a tenté de modifier le cours des événements lorsqu'elle a plaidé coupable pour ne pas être exécutée. Quelles qu'en soient les modalités, elle surgit au plus intime de l'expérience, elle est hors discours, elle ne se raconte pas, ne se représente pas, au mieux peut-elle crier. Cela apparaît comme un trou dans le vécu, et s'oppose à l'activité synthétique de la conscience, générant un moment très spécial de la conscience ou celle-ci ne construit rien, ou plus précisément, construit sans pouvoir construire. Tituba s'est inscrite dans le présent de la perception, elle ne se remémore pas, elle se souvient d'avoir eu mal, d'être mal traitée mais elle ne demande pas à se venger, malgré tout ce qu'elle a enduré, elle n'a pas su haïr on constate cela clairement lorsqu'elle dit "Ceux qui ont suivi mon récit jusqu'ici, ont dû s'irriter. Quelle est donc, cette sorcière qui ne sait pas haïr."⁷ La douleur et la souffrance ne sont cependant pas sans lien ; Une étude faite sur la Souffrance psychique des toxicomanies parle du trauma que Freud a évoqué à plusieurs reprises : "*On ne peut donc évoquer la douleur indépendamment du traumatisme psychique qui la cause, un choc brutal, générateur d'un afflux d'excitations violentes et urgentes qui vont déborder les défenses d'un sujet incapable en cet instant de les maîtriser. Corrélativement le sujet va se trouver confronté à un dévoilement de représentations insupportables, inintégrables à son univers habituel. Freud évoquera à plusieurs reprises le trauma, qu'il soit sexuel comme fondement d'une théorie de la séduction qu'il abandonnera par la suite, ou bien le trauma de l'homme exposé à un danger vital inévitable.*"⁸, et Tituba s'y est trouvée confrontée, elle s'est exposée à maintes reprises dans le roman à un danger vital inévitable, un risque aux origines diverses. La souffrance comme nous raconte Maryse Condé est difficile à comprendre parce qu'elle a été plurielle, commençant par le viol de sa mère : " c'est de

⁶-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.144.

⁷-Ibid, p.232.

⁸-Internet, François Herve, Souffrance psychique et toxicomanies.

cette agression que je suis née. De cet acte de haine et de mépris"⁹ par la manière dont elle a été exécutée : "elle avait été pendue à cause d'un Blanc."¹⁰ et le fait qu'elle y ait assisté alors qu'elle était encore enfant, "J'avais vu sa langue pointer hors sa bouche pénis turgescent et violacé et passant par le suicide de son père adoptif : Mon père adoptif s'était suicidé à cause d'un Blanc" Son père adoptif qu'elle chérissait sans oublier aussi ses relations tourmentés avec les cinq hommes qui ont fait éruption dans sa vie ; Yao, John Indien, Samuell, Christophe et Iphigène, ainsi que toutes ces femmes qui ont cicatrisé son esprit. La souffrance et l'humiliation ont été pluri-originelles, Condé a tenté de glisser de la compréhension au jugement de valeur *de* Tituba, chose qui n'est pas facile. C'est ainsi qu'une souffrance chez le protagoniste peut engendrer une autre. Toute souffrance ne participe-t-elle pas en dernier ressort d'une souffrance originelle et commune : la simple souffrance d'exister? Toute souffrance n'est-elle pas expression? La notion de souffrance globale peut être morale et psychique, cette dualité à d'autres dimensions, sociale et spirituelle. "*Ces causes sont multiples, et résumées ainsi par FREUD : "(la) souffrance (...) nous menace de trois côtés : dans notre propre corps, qui destiné à la déchéance et la dissolution, ne peut même se passer de ces signaux d'alarme que constituent la douleur et l'angoisse ; du côté du monde extérieur, lequel dispose de forces invincibles et inexorables pour s'acharner contre nous et nous anéantir ; la troisième menace enfin provient de nos rapports avec les autres êtres humains. La souffrance issue de cette source nous est plus dure peut-être que toute autre"*"¹¹. Le mot souffrance vient de deux mots latins : le préfixe « sub » qui signifie « en dessous » et le verbe « ferre », qui signifie « porter ». Le mot implique donc l'image d'un support, qui supporte tout ce qui se trouve dessus. Dans ce présent article, bien qu'il soit riche de plusieurs thèmes je me contenterai de traiter du sujet de l'Autre, qui est dans ce cas l'homme, et la relation qu'entreprend Tituba avec lui. Avant de traiter ce sujet je suis censée parler un peu des grandes lignes qui structurent ce roman : l'écriture féminine, le réalisme magique, l'au-delà, le visible et l'invisible, des thèmes qui submergent ce récit.

⁹-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.13.

¹⁰-Ibid, p.37.

¹¹-Ibid, p.4.

II- Le réalisme magique

L'expression réalisme littéraire désigne la volonté de représenter le réel dans une œuvre littéraire. Il présente un univers proche du réel. *"Le réalisme magique a un lien de filiation important avec le Surréalisme. Il est un genre littéraire de sortie de la deuxième guerre mondiale... Les récits superposent réalisme et magie tout en laissant la possibilité au lecteur et au critique de distinguer leur présence. C'est une de ses différences principales avec le Réalisme merveilleux qui lui, ne le permet pas. En effet, les deux codes sont entremêlés de sorte qu'il ne peut les distinguer et se doit d'accepter la narration comme telle, étrange, mystérieuse, mais ne doit pas chercher à résoudre ce rapport par la lecture. À l'inverse, dans le réalisme magique, l'apparent paradoxe de la présence des deux codes, réaliste et magique, se dissout dans l'acte de lecture. Il laisse à la charge du lecteur l'éventuelle solution de l'oxymore du genre. La lecture s'en trouve compliquée, confuse"*¹². Dans le roman, objet d'étude, on peut constater deux choses : un réel évoqué à travers les événements de ce récit? Ou roman et un contact signé par l'auteure, à travers le personnage principal, *Tituba*. Ce contact tisse un lien entre les vivants et les invisibles : les morts. Et c'est ce qu'on peut appeler un réalisme magique Condéen. *Tituba* a pu communiquer avec ces invisibles en éliminant la frontière spatio-temporelle qui existe entre ces deux mondes : "*où vivants et morts se mêlent*", p.188 ; ils se voient et s'entendent et elle a pu en tirer bénéfique se servant de leur conseils et de leur aide. Dans ce roman, le lecteur se retrouve entre fantômes et personnes réelles. Le réalisme magique invente ainsi une frontière entre le réel et la fiction; sur ce, on peut dire que où le rêve dans ce roman occupe une place très importante, il constitue une base majeure dans le tissage narratif du roman. Le pouvoir du rêve ici donne à *Tituba* ainsi qu'au lecteur accès à un monde irréel et abolit les frontières du moment présent de la narration. L'œuvre se forme d'elle-même, sans contrôle de l'auteure. Ce roman peut être aussi considéré comme un tissu ou un produit, un voile derrière lequel se cachent le sens et la vérité que la romancière veut véhiculer. Roland Barthes à son tour considère le texte comme un intertexte ; il écrit :

¹²-*Les figures féminines et le réalisme magique dans l'œuvre de Marie N'Diaye*, Mémoire de recherche Master 2 Lettres (Littérature française), Université Jean-Jaurès (Toulouse 2), UFR de Lettres, Philosophie, Musique Département de Lettres Modernes, p.12.

« *Texte veut dire Tissu ; mais alors que jusqu'ici on a toujours pris ce tissu pour un produit, un voile tout fait, derrière lequel se tient, plus ou moins caché, le sens (la vérité), nous accentuons maintenant, dans le tissu, l'idée générative que le texte se fait, se travaille à travers un entrelacs perpétuel ; perdu dans ce tissu – cette texture – le sujet s'y défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans les sécrétions constructives de sa toile. [...] nous pourrions définir la théorie du texte comme un hypologie (hypnos, c'est le tissu et la toile d'araignée).* »¹³

Ce tissu magique peut alors cacher de multiples sens. Maryse Condé ne dévoile pas le sens profond de ses récits, si tant est qu'il n'y ait pas une vérité, mais plusieurs interprétations et plusieurs lectures possibles, comme autant de mondes possibles. Condé ne s'intéresse pas à une écriture qui rendrait fidèlement tous les aspects de la réalité, elle cherche à dialoguer avec le lecteur, ce dernier se demandera si ce qui est écrit est réel? La question reste en suspens. Après tout rien n'est plus intéressant chez elle qu'un plaisir du texte. L'écriture de Condé pivote entre le réel et l'irréel, l'espace dans lequel se déplace Tituba est flou, on ne peut pas distinguer le possible de l'impossible, le réel de l'irréel et la réalité du magique. Tituba s'exprime et s'adresse au lecteur et c'est ce dernier qui doit déchiffrer la réalité du magique et distinguer les frontières. Le récit offre un panorama socio géopolitique du 17^{ème} siècle comme il offre aussi un cadre fantastique empreint de magie, qui laisse apparaître le surnaturel qui est une nouvelle stratégie de la représentation du réel. L'auteure dit le monde, l'observe et le décrit tout en utilisant le magique. C'est finalement un réalisme qui parvient à offrir une vision complète, dans laquelle le naturel et le surnaturel, le réel et l'irréel, s'associent. Le réalisme magique offre également une nouvelle représentation du réel au moyen de nouveaux codes réalistes. Dans l'œuvre de Condé se réalise un rapport entre le traitement du réel et celui du surnaturel qui forme le réalisme magique et met en évidence les invisibles. Condé a pu dénoncer par cet enjeu la condition féminine en mixant le réalisme et le magique. D'ailleurs, la mission de Condé n'est pas de mimer le réel mais de l'exprimer à travers la magie qui survient à tout moment au cœur du récit. La présence des lieux ainsi que des personnages réels accompagnés de personnages fictifs. Dans ce contexte nous devons insister sur le fait que

¹³-Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p.85.

le rêve fait partie intégrante de ce surréalisme magique Condéen. Disons aussi que depuis que l'homme. Tituba a pris connaissance de sa vie psychique, le rêve n'a cessé de jouer un rôle essentiel dans son monde intérieur. Le rêve ici dans cette œuvre y est présenté par Condé sous deux angles : un rêve privé et un autre collectif et comme le dit F. Hundertwass : Lorsqu'un seul homme rêve, ce n'est qu'un rêve. Mais si beaucoup d'hommes rêvent ensemble, c'est le début d'une nouvelle réalité. Donc le rêve de Tituba est un rêve collectif pour tous les opprimés, celui de la liberté; le rêve de tout un peuple: "*Aguerrir le cœur des hommes. L'alimenter de rêves de libertés. De victoire. Pas de révolte que je n'aie fait naître. Pas une insurrection.*"¹⁴ Le rêve unique d'une communauté toute entière. Tituba s'est servie à son tour du rêve pour fuir la réalité de son destin plein de tortures et de conditions amères. Elle dit "*La force de mon rêve était telle que je restais un long moment sans parler, revivant cette horrible nuit qui avait précédé mon arrestation*"¹⁵ Pour Tituba comme pour Condé, le rêve a un rôle très important, lors d'un entretien Condé dit : "*l'écrivain a deux vies, une vie rêvée et une vie réelle, je rêve beaucoup c'est plus important que la réalité.*"¹⁶ Le rêve joue un rôle d'échappatoire, d'une condition tragique qui conditionne non seulement les rapports humains mais aussi leur vision du monde, des principes, du temps et de l'espace. Le rêve permet à Tituba de s'imaginer des mondes différents du réel. (Se balancer entre deux univers distincts). À l'aide de ce roman, Condé parle de magie, de sorcellerie et de rêve qui permettent de s'échapper et de s'imaginer des mondes différents. La magie pour Tituba est quelque chose de passionnant et quand elle se met à rêver, elle tisse des liens avec ses personnages invisibles qui lui sont d'une aide considérable : "*Parmi mes compagnes d'infortune, privée de tout élément de nature à m'aider, je n'avais jamais pu communiquer avec mes invisibles autrement qu'en rêve.*" Grace au rêve, Tituba pourrait changer d'espaces avec toute aisance : dans le rêve, les frontières esptio-temporelles se disloquent et voyager vers son pays (sol) natal, vers ses paysages, ses lieux où elle s' imagine être : "*Il est étrange l'amour du pays! Nous le portons en nous comme notre sang, comme nos organes. Et il suffit que nous soyons séparés de*

¹⁴-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.268.

¹⁵-Ibid, p.251.

¹⁶-You tube, Maryse Condé ; La leçon d'écriture, culture prime, RFI.

notre terre, pour ressentir une douleur qui sourd du plus profond de nous-mêmes sans jamais se ralentir. Je revoyais la plantation de Darnell Davis ; la hautaine habitation et ses colonnades au sommet du morne, les rues cases-nègres, grouillantes de souffrances et d'animation, enfants au ventre ballonné, femmes vieilles avant l'heure, hommes mutilés, et ce cadre sans joie que j'avais perdu me devenait précieux tandis que des larmes coulaient sur mes joues."¹⁷ L'amour du pays et la nostalgie de la patrie rendent la vie pour Tituba amère et sans goût; elle rêve, et c'est ce qui lui permet de voyager dans sa tête pour enfin retrouver son pays où son âme réside.

À côté du rêve, les sens nourrissent la créativité au quotidien. Que ce soit dans le domaine littéraire ou artistique, ce sont des outils précieux du personnage de roman. Historiquement, les cinq sens sont, depuis le traité *De Anima* d'Aristote, un objet d'étude et une source de questionnement pour les philosophes qui s'interrogent sur le rôle qu'ils jouent dans la constitution de l'homme et dans l'appréhension qu'il a du monde. Dans le domaine des études littéraires, les cinq sens : vue, ouïe, toucher, odorat et goût passent devant le lecteur sans qu'il s'en rende compte alors qu'ils sont considérés comme des périphériques importants par rapport à l'écriture. Rares aussi sont les travaux qui réservent aux cinq sens une place plus appropriée.

*"Toutefois, la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher et le goût ne sont pas mis sur un pied d'égalité. Depuis Aristote jusqu'au débat que les philosophes platoniciens et néo-platoniciens comme indiqué par Marsile Ficin dans son Commentaire du Banquet de Platon ont institué entre les cinq sens, deux sens – la vue et l'ouïe – sont considérés comme des agents de l'âme et par là même comme nettement supérieurs aux trois autres sens... et la sensorialité, l'odorat, le goût et le toucher ont souvent été négligés dans l'étude des arts et des textes littéraires"*¹⁸.

Ici, dans l'œuvre de Condé, le sens de l'ouïe occupe une grande importance pour Tituba, elle arrive à entendre ce que la nature voulait lui communiquer, elle a su tisser des liens très importants avec la nature : *"Man Yaya m'apprit à écouter le vent"*, p.22.

¹⁷-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.80.

¹⁸-*Les figures féminines et le réalisme magique...*, *Op.cit.*, p.12.

Man Yaya, la femme qui a recueilli Tituba et qui lui a initié à une très haute connaissance ; lui a appris que tout vit, que tout a une âme, un souffle. Que tout doit être respecté et que l'homme n'est pas un maître parcourant à cheval son royaume. Tituba a donc appris à être une bonne auditrice pour bien comprendre la nature, les herbes.

Grâce au toucher Tituba a pu sentir l'amour, d'abord celui de son père adoptif et de ses câlins chaleureux puis de ses relations amoureuses avec les hommes qu'elle a rencontrés ; d'ailleurs sans amour Tituba n'aurait pas survécu. *"Je désirais son amour comme je n'avais jamais désiré aucun amour. Même pas celui de ma mère. Je voulais qu'il me touche. Je voulais qu'il me caresse"*¹⁹. Le toucher l'a aussi aidée à se découvrir à elle-même : *"J'ôtai mes vêtements, me couchai et de la main je parcourus mon corps. Il me sembla que ses renflements et ses courbes étaient harmonieux"*²⁰.

La vue pour Tituba a été aussi importante, plusieurs scènes avaient pour elle un rôle, comme un flash-back, telle la scène de la pendaison qui lui a rappelé celle de sa mère avec tout ce qu'elle porte d'émotion : *"C'était comme si j'avais été condamnée à revivre l'exécution de ma mère! Non, ce n'était Abena dans la fleur de son âge et la beauté de ses formes! Oui, c'était elle et j'avais à nouveau six ans! Et la vie était à recommencer depuis ce moment-là"*²¹.

L'odorat a mille fois plus de mémoire que tout autre sens, et Tituba pour peu qu'elle retrouve la réplique exacte d'une senteur du passé, revivra, fulgurant, un moment d'exception. Tituba reconnaît son pays par son odeur : *"Odeur de sueur, de souffrance et de labeur. Mais paradoxalement odeur forte et chaude qui me reconforte"*²². L'odeur joue bien souvent sur l'inconscient : *"L'odeur âcre de mon sang ne tarda pas à irriter mes narines et c'est alors que le souvenir de Susanna Endicott me traversa l'esprit"*²³, le souvenir de la femme qui l'a tant humiliée.

En fait, l'odeur de la terre et des champs déclenchent aussi des souvenirs qui, eux, amènent des émotions qui, à leur tour, provoquent un réconfort contrairement à celui de l'odeur du sang, on dirait bien un baume pour cette âme qui vit dans l'amertume. La manière dont l'odeur prend sens et

¹⁹-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.35.

²⁰-Ibid, p.30.

²¹-Ibid, p.81.

²²-Ibid, p.107.

²³-Ibid, p.257.

signification pour Tituba va au-delà de la question de survie. Les liens qui se tissent entre l'odeur et les lieux donnent naissance à un état affectif du plaisir et de la douleur, du confort et de l'anxiété, ce qui constitue une vie différente de celle d'avant sa rupture avec son pays natal. Même son humiliation subie dans les pays des autres avait une odeur pour Tituba "*Il se retira et il ne demeura dans la pièce que notre douleur et l'odeur de mon humiliation*"²⁴. La nature aussi avait une odeur pour Tituba : "*N'est-ce pas grâce à toi que je suis en vie à respirer l'odeur du soleil*"²⁵. Le contact qu'avait Tituba avec la nature et avec les choses *lui a appris à faire la distinction*. Elle jouissait de talents extraordinaires.

III- L'écriture au féminin

Maryse Condé a raconté l'histoire des femmes dans des communautés ancrées sur leur territoire et leur culture. Elle a présenté des portraits et histoires de femmes. Lors de l'arrestation, Tituba avait fait la rencontre de Hester, une belle jeune femme de 23 ans, qui avait une peau magnifique et une luxuriante chevelure noire, condamnée à mort, accusée d'adultère, représentant une grave offense aux yeux des Puritains, alors que celui avec lequel elle avait commis ce soit disant crime jouissait de sa liberté. Hester était une personne libre ayant vécu entre ses parents qui croyaient à la liberté des sexes et au lieu d'en être heureuse, elle a considéré ceci comme une malédiction lorsqu'elle disait : "*Moi j'avais le malheur d'appartenir à une famille qui croyait à l'égalité des sexes et, à l'âge où l'on joue sainement à la poupée, mon père me faisait réciter mes classiques*"²⁶. Hester était le seul personnage féministe et portait à Tituba une sympathie incroyable. Moi, Tituba, est l'histoire d'une esclave, une narration fictive menant le récit à la première personne, et passant par un récit autobiographique dont l'héroïne est une femme. Quoi de plus naturel, puisqu'elle est femme?

IV- Maryse Condé

Maryse Condé est une écrivaine reconnue partout dans le monde. Ses œuvres sont variées entre romans, nouvelles, pièces de théâtre et essais. *Moi, Tituba la sorcière* a été traduit en plusieurs langues. Les écrits

²⁴-Maryse Condé, *Moi..., Op.cit.*, p.107.

²⁵-Ibid, p.251.

²⁶-Ibid, p.154.

de Maryse Condé embrassent trois continents, l'Amérique, l'Afrique et l'Europe, liés à son parcours et à ses engagements. Professeure émérite à l'université de Columbia et aux États-Unis. Maryse Condé est celle qui a fondé le Centre d'études françaises et francophones et plusieurs prix internationaux lui ont été décernés : "*Présidente du Comité pour la mémoire de l'esclavage, elle possède à son actif plusieurs prix et distinctions littéraires parmi lesquels : en 1987, Grand Prix littéraire de la femme : Prix Alain Boucheron pour son roman, Moi Tituba, sorcière noire de Salem ; Prix littéraire de l'Académie Française pour La Vie scélérate en 1988 ; Prix Puterbaugh pour l'ensemble de son œuvre en 1993, Prix Carbet de la Caraïbe pour Désirada en 1997 ; Membre honoraire de l'Académie des Lettres du Québec en 1998 ; Commandeur dans l'Ordre des Arts et des Lettres de la France en 2001, et enfin Grand Prix du Roman métis pour En attendant la montée des Eaux en 2010.*"²⁷

Cette écrivaine a écrit dans une langue à la fois précise et impressionnante. On rentre facilement dans la peau de cette auteure noire. Tellement sa plume est réaliste, on ressent sa rage, sa tristesse, sa douceur et sa souffrance vis à vis du désarroi de ce monde. Journaliste, dramaturge, auteure pour la jeunesse, essayiste et romancière, plusieurs critiques ont étudié sa problématique de race, du féminisme, du surnaturel et de la sorcellerie, des thèmes qu'elle a traités dans l'ensemble de ses œuvres. Grâce à elle le lecteur plonge au sein d'un univers riche où magie et histoire sont entremêlées, dans une Amérique de l'époque du 17^{ème} siècle. Entre 150 et 300 personnes accusées de sorcellerie, vingt personnes d'entre elles sont condamnées à mort au terme de procès sordides, alors que la protagoniste dans *Moi Tituba*, la sorcière a été condamnée à vie, parce qu'elle a choisi de dénoncer d'autres coupables pour éviter sa pendaison et a été oubliée dans sa prison jusqu'à l'amnistie générale qui la libère pour se retrouver encore une fois esclave. Entre la fin du XIV^e siècle et la fin du XVIII^e siècle ce fut l'un des épisodes les plus terribles de l'histoire.

Maryse Condé, a subi tous les tourments de la vie. Née en 1937 à Pointe-à-Pitre, d'un banquier et d'une institutrice, elle a toujours insisté sur le fait qu'elle a grandi dans un milieu sain et plein d'amour, loin de

²⁷-*Migrations et quête de l'identité chez quatre romancières francophones : M. Mokeddem, F. Zouari, G. Pineau et M. Condé.* Thèse, Syntyche Assa Assa. Université Paul Valéry, Montpellier III, 2014.

tout ce qui est en relation avec ce qu'a enduré son héroïne, loin de tout ce dont traite sa littérature, sa couleur et le fait d'être une femme n'a jamais créé un problème pour elle. Cette biographie romancée a donné la voix à Tituba, elle nous a raconté sa vie, ses amours, ses peines, les accusations. La jeune femme nous a été présentée comme un être obéissant, gentil et plein de malheurs. Historiquement le récit ne présente pas de grands repères de Tituba? L'histoire, arrière-plan dans ses romans, est une ligne implicite de raconter la vie privée déjà compliquée de ses héros/ héroïnes. Elisabeth Mudimbe-boyi affirme cette hypothèque en disant: "*Sa lecture d'Aimé Césaire la conduit à remonter le fil de l'histoire de l'esclavage et cette quête identitaire la mène en Afrique de l'Ouest. De cette expérience, elle tirera Ségou, roman historique en deux volumes qui la fait entrer dans le paysage littéraire. Vont suivre de nombreux romans où elle met souvent en scène des femmes maltraitées par l'histoire, qui tentent de conquérir leur liberté (Moi, Tituba sorcière noire de Salem ; Victoire, les saveurs et les mots, où elle rend hommage à sa grand-mère ; Desirada?)*"²⁸.

V- Corpus d'étude "Moi, Tituba la sorcière"

Avant d'être le personnage principal du roman de Maryse Condé, Tituba était en 1692 l'une des suspectes de sorcellerie dans le village de Salem (Danvers), proche de la ville du même nom où se déroule le procès. Une Arawak déportée enfant et vendue comme esclave : "*a partir de cette violence, Tituba reconstitue son histoire, au pays de l'esclavage.*"²⁹

Tituba a connu toutes les injustices de sexe et de race. Orpheline, Tituba rencontra Man Maya qui lui transmettra son savoir de guérisseuse: "*Tituba est adoptée par une vieille femme Man Yaya qui l'introduit aux traditions et aux croyances dans les contacts avec le monde des esprits, ainsi qu'à l'art de la guérison par les plantes.*"³⁰

À la mort de cette dernière, elle s'isole loin de la communauté. Maryse Condé a voulu grâce à son récit romancé donner une voix à cette ombre délaissée par les historiens. Elle lui crée une autre identité, celle de

²⁸-Internet, Les beaux jours de Maryse Condé, Oh les beaux jours! Rencontres-débats/ Conférences, Grand entretien, Animé par Valérie Marin La Meslée (*Le Point*), Lecture par Eva Doumbia.

²⁹-Elisabeth Mudimbe-boyi, *Essais sur les cultures en contact : Afrique, Amériques, Europe*, Khartala, Paris, 2006, p.175.

³⁰-Maryse Condé, *Moi..., Op.cit.*, p.175.

l'enfant né du viol d'une esclave noire par un marin blanc, et un parcours qui la mène à l'amour puis l'esclavage et par la suite à la sentence et la condamnation puis le retour en Guinée. Un texte riche par ses valeurs sémantiques et stylistiques, ses motivations par l'amour et l'attention. Tituba a connu plusieurs sentiments : le rejet, la marginalisation, la peur, l'amour et la mort. Et malgré tout elle a été toujours présente pour les autres, elle leur vient en aide, très attentionnée. Malgré tout le mal causé soit par l'homme ou la femme, elle ne les hait pas, au contraire elle a mis tout en œuvre pour leur venir en aide.

Maryse Condé parle de Tituba avec finesse, elle est présentée à la fois comme une femme noire, esclave, guérisseuse et comme une belle figure de résistance dans l'ombre du XVIIe. L'auteure entreprend son récit en disant que Tituba et elle avaient vécu toutes les deux une étroite intimité durant un an. *On peut dire que Tituba fait partie de la personnalité de M.C.* D'ailleurs c'est ce qu'affirme M.C dans la préface du roman lorsqu'elle dit "Tituba et moi, avons vécu en étroite intimité pendant un an. C'est au cours de nos interminables conversations qu'elle m'a dit ces choses qu'elle avait confiées à personne. Maryse Condé.

Elles avaient engagé de longues conversations à travers lesquelles, elle avait connu les fins secrets de cette dernière. *"Si le récit de Tituba par elle-même est l'histoire de sa vie, il pourrait dès lors se lire comme une autobiographie comprise ici dans l'acceptation minimale que lui donne Philippe Lejeune pour désigner globalement tout texte couvert d'un pacte autobiographique dans lequel l'auteur propose au lecteur un discours sur le "moi" mais aussi une réalisation particulière de ce discours, qui réponde à la question 'qui suis-je? Dans une narration qui dise 'comment je suis devenue' qui suis-je?"*³¹ Ce récit comprend une partie autobiographique, en partie fictive comme elle réussit à nous faire entrevoir tous les vices de cette époque telle que la supériorité du Blanc, L'esclavage du Noir, Le rabaissement de la femme. Un très beau portrait de femme ainsi qu'une biographie imaginée.

Tituba est un personnage historique fondé sur de rares informations. Tout ce qu'on sait d'après ce qui a été archivé c'est que Tituba a été prisonnière avec une sentence à vie et qu'elle est sortie après le pardon officiel, Maryse Condé a imaginé le reste. *"Le roman prend donc la forme*

³¹ -Elisabeth Mudimbe-boyi, *Essais sur les cultures en contact...*, Op. cit., p.165.

*d'une autobiographie fictive dans laquelle le personnage raconte l'histoire de sa vie. Tituba devient à la fois narratrice et narrée. En tant que telles sa voix devient l'étiqque voix dominante, face à son interlocutrice auditrice silencieuse et attentive liée à son personnage par une complicité, une confiance réciproque et une sorte de pacte tacite inscrit en sous-texte dans l'épigraphe par l'auteur du livre*³², n'étant qu'une simple esclave le projet de cette auteure est de redonner une voix à Tituba, personnage historique réel sur qui il n'y a presque aucune information. Elle a connu durant son trajet de vie toutes les barbaries du 17^{ème} siècle ; esclavage, pendaisons, tortures, prison, oppression de son peuple mais aussi celui des Indiens et celui des Juifs et enfin celui des femmes toujours premières victimes. Cette même femme a su maîtriser l'art de la sorcellerie et elle avait cultivé à l'extrême le don de communiquer avec les invisibles à manipuler les différents potions de plantes pour guérir et ne l'utilisant que pour guérir et non pour se venger. Dans ce récit, Tituba s'affiche comme la porte-parole des opprimés dans le monde, elle a essayé d'aider hommes et femmes sans distinction de race. Les oubliés de la terre étaient sa noble mission. Maryse Condé a essayé de réhabiliter les droits de l'Homme pour la paix d'une planète tout entière.

VI- La division de l'autre dans "Moi, Tituba la sorcière" (la répartition de l'image de l'autre dans le roman)

L'histoire de Tituba comme déjà citée raconte son monde extérieur soit aux Antilles ou en Amérique tout en présentant un panorama des deux paysages dans les deux pays et l'espace interne tout en décrivant son environnement, matériel, social, économique. Elle a grandi sans avenir représentable, dans une inquiétude génératrice de "mal être", son vécu a été lié à un circuit, parallèle à sa mère, une esclave, un sujet qui se trouve confronté à son impuissance. L'exclusion qu'elle a toujours ressentie a impliqué son isolement, sa coupure du monde, de confrontation à l'impossible, et de distance entre une situation telle qu'elle est présentement vécue par ses aspirations. La souffrance psychique liée à la précarité sociale n'est assurément pas moindre que la souffrance liée à son histoire individuelle. Enfin, ses rapports avec les autres hommes, avec tous les tensions, les incompréhensions, les malentendus, les souffrances et les douleurs. Tituba

³²-Elisabeth Mudimbe-boyi, *Essais sur les cultures en contact...*, Op. cit., p.165.

interagit avec un entourage d'hommes, la majeure partie du temps vicieux où l'amour n'a aucun prix et n'est pas monnaie courante dans les aléas de sa vie, plus ou moins graves, (deuils, abandons, carences affectives ou défaillances diverses de l'entourage) ce qui génère de la souffrance. "*Je hurlai et plus je hurlais, plus j'éprouvais le désir de hurler. De hurler ma souffrance, ma révolte, mon impuissance colère. Quel était ce monde qui avait fait de moi une esclave, une esclave, une orpheline, une paria? Quel était ce monde qui me séparait des miens? Qui m'obligeait à vivre parmi des gens qui ne parlaient pas ma langue, qui ne partageaient pas ma religion, dans un pays malgracieux, peu avenant*"³³.

Il est important de dire que tous les esprits avec lesquels communiquait Tituba étaient tous contre son engagement avec son mari John Indien. Les invisibles avec lesquelles communiquait, ont tout essayé pour la prévenir, leurs attitudes envers les hommes en général et envers John Indien en particulier étaient négatives. Man Yaya disait "*Les hommes n'aiment pas. Ils possèdent. Ils asservissent! [...] Je n'ai qu'à le regarder pour savoir que c'est un nègre creux, plein de vent et d'effronterie*"³⁴. Les paroles de sa mère morte aussi et avec laquelle entretenait toujours une communication lui disait aussi ; "*Pourquoi les femmes ne peuvent-elles se passer des hommes*"³⁵. Tous leurs dires n'avaient aucune résonance sur elle, Tituba avait ses propres ambitions dans la vie. Elle voulait surtout explorer le monde, explorer l'amour, en savoir les tenants et les aboutissants. Elle voulait un amour semblable à celui que sa mère avait éprouvé avec Yao ; son père adoptif qu'elle avait tant adoré. Cet homme *avait un grand impact sur sa personnalité* Tituba possédait une nature passionnée et voulait faire son propre choix pour pouvoir l'assumer plus tard, même s'il était le mauvais choix. En découvrant les personnages la finauderie, la méchanceté, les méfaits de l'Autre et la nature des hommes dans ce récit, on découvre qu'il y a toujours un personnage femme avec lequel Tituba entreprend une relation particulière.

Différents personnages hommes circulent dans la sphère de Tituba Cinq principaux hommes, cinq personnages ayant une influence directe sur l'héroïne. On peut les répartir en deux figures symboliques à des âges

³³-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.82.

³⁴-Ibid, p.29.

³⁵-Ibid, p.34.

différents, l'une positive où on trouve : L'africain (John Indien ; le père adoptif (Yao), le juif (Benjamin Cohen) et le gamin et l'autre négative où se manifestent le père inconnu, l'homme blanc (Samuel Parris) propriétaire de l'Habitation en Amérique. Chaque figure masculine dans le roman est un récit propre à lui. Avec chaque partenaire, on se trouve avec un point de vue féminin différent.

a-Yao, le Rêve bercé

C'est l'image positive de l'homme, Yao est le père adoptif de Tituba, c'est lui d'ailleurs qui lui a donné un nom que la société jadis ne connaissait pas. Il l'a inventé pour dire que Tibuta est à la fois sa volonté et son imagination et par-dessus toute la fille de son amour. Yao était un jeune guerrier, grand et robuste "Yao se leva et sa tête touchait le plafond de la case car ce nègre était aussi haut qu'un acomat"³⁶ qui ne se contente pas de planter la canne à sucre ou à charroyer au moulin. C'était un esclave qui travaillait chez Darnell Davis, un riche planteur de canne blanc, il avait tenté plusieurs fois de se suicider, il n'avait pas de goût à vivre, il était déprimé. Son état se détériorant, le propriétaire lui a donné Abena la mère de Tituba qui est tombée enceinte de lui après avoir été violée. Yao a vu sa future épouse, cette créature humiliée la tête basse, on dirait bien que cette humiliation symbolisait pour lui celle de tout un peuple, il éprouva donc une immense pitié envers elle et il l'a prise en charge ainsi que son enfant, il aima tant Tituba. Elle et sa mère ont connu tout l'amour avec Yao. "Il me prit dans ses grandes mains osseuses et m'oignit le front du sang frais d'un poulet après avoir enterré le placenta de ma mère... Ensuite me prenant par les pieds, il présenta mon corps aux quatre coins de l'horizon."(p.17). Cet homme a joué un rôle très important sur le plan psychique et physique de Tituba, il a présenté l'antidote pour le venin qui a envahi le corps et l'esprit de Tituba rejeté par sa propre mère qui voit toujours en elle le Blanc qui l'a violée et qui l'a mal traité. Yao a participé à l'éblouissement de Tituba. Il a créé en elle une personne à part entière, c'est la mort brusque de Yao qui a bouleversé la cour du destin de Tituba. L'amour de Tituba était liée à cet homme à travers ses sens physiques : le toucher de son corps alors qu'elle était petite, et aussi le sens de l'ouïe quand il lui chuchotait à l'oreille avec les syllabes de son nom. Elle a vécu une enfance heureuse, elle a découvert l'univers des plantes, des arbres

³⁶-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.15.

de la mer et les chants de la liberté à côté de ce père qui lui murmura toujours qu'un jour ils seraient libres et qu'ils voleraient vers leur pays d'origine. Yao aimait tant son épouse, il la considérait comme son deuxième enfant, comme étant son aîné, Tituba a connu le grand amour même si à plusieurs moments elle se sentait repoussée par sa propre mère, elle lui rappelait la scène de l'odieux viol. Et même en ces moments Yao était toujours là pour elle : *"Prends-la sur tes genoux. Embrasse-la. Caresse-la. Dès sa naissance, Tituba s'est trouvée doublement rejetée : par sa mère d'une part et d'autre part son père blanc qui a été absent. Elle a été prise entre deux cultures, blanche et noire et nulle d'entre elles ne lui a fourni la paix : Dans la maison d'un beau-père, Yao dont la présence et l'affection compensent le rejet par la mère pour qui elle était la mémoire vivante de la violence subie sur le bateau négrier, la mère pendue et le beau-père vendu."*³⁷

Avec Yao, Tituba était donc libre, heureuse et aimée et plus que cela Tituba était née libre entre les mains de ce père aimant content d'elle. Marié à John Indien, Tituba s'est installée au sein d'une demeure où elle découvrit la religion catholique et sa conception de la sorcière comme une femme ayant pactisé avec le diable, ce qui lui fait dire : *"Avec Satan! Avant de mettre le pied dans cette maison, j'ignorais jusqu'à ce nom"* (p. 48). Par son alliance avec John Indien, Tituba devient donc esclave et exilée aux États-Unis. Celui pour qui elle avait abandonné sa condition de personne libre pour celle d'esclave n'a jamais pensé même une seule fois la visiter en prison : *"Est-ce qu'il ne devrait pas être ici à partager ton angoisse? Blancs ou noirs, la vie sert trop bien les hommes? Yao a su soutenir Tituba, il lui a donné force et courage pour pouvoir tracer son destin ; l'amour de Yao était tout à fait le contraire de celui de John son mari qui lui a donné faiblesse et peur. Tituba à toujours espérer avoir un mari ayant une très grande ressemblance avec son père adoptif, elle a essayé de convaincre Man Yaya et à son mère de l'amour qu'elle portait à cet homme pour les convaincre de l'aider à avoir John comme époux. Elle a dit à sa mère : Est ce que tu n'as pas connu l'amour quand tu étais sur terre?, elle hocha la tête - "Moi ; il ne m'a pas dégradé. Au contraire. L'amour de Yao m'a donné respect et foi en moi-même"*³⁸. La mère savait d'avance le sort de sa fille avec cet homme.

³⁷-Elisabeth Mudimbe-boyi, *Essais sur les cultures en contact...*, Op. cit., p.175.

³⁸-Maryse Condé, *Moi...*, Op.cit., p.45.

b-John Indien le nègre antillais

John Indien est l'image parfaite du jeune Africain né esclave, Tituba quant à elle, est née libre comme le vent et c'est par sa propre volonté qu'elle a choisi d'être esclave. Indien faisait tout pour survivre et pour se justifier, il répétait toujours à Tituba : "*Le devoir de l'esclave, c'est de survivre. Tu m'entends. C'est de survivre?*"³⁹ Il est comme le décrit Tituba telle une marionnette, entre les mains des Blancs. Capable de se convertir et de changer de couleur pour pouvoir prendre une place dans le monde des blancs. John Indien lui répétait toujours : "*Je porte un masque, ma femme! Peint aux couleurs qu'ils désirent. Les yeux rouges et globuleux? "Oui, maitre!" La bouche lippue et violacée? "Oui, maitresse!" Le nez épaté comme un crapaud? "À votre bon plaisir, messieurs-mesdames!" Et là- derrière je suis moi, libre, John Indien! Je te regardais sucer cette petite Betsey comme un bonbon au miel et je me disais : Faites qu'elle ne soit pas déçu!... Nous sommes des nègres, Tituba! Le monde entier travaille à notre perte!"*

L'amour et l'affection sans borne qu'elle avait porté à John l'indien l'ont poussé à être esclave rester à ses côtés : "*Qu'avait donc, John Indien, pour que je sois malade de lui? Pas très grand, moyen avec ses cinq pieds sept pouces, pas très costaud, pas laid, pas beau non plus! Des dents splendides, des yeux pleins de feu! Je dois avouer qu'en me posant cette question, j'étais carrément hypocrite .Je savais bien où résidait son principal avantage et je n'osais pas regarder...*"⁴⁰. L'amour qu'elle portait à John Indien l'esclave de Mme Endicot l'a démunie de toute sa force. "*Je voulais cet homme comme je n'avais jamais rien voulu avant lui*" (p.35). Tituba tenait tant à lui, elle a demandé l'aide des forces invisibles, elle a utilisé toutes les magies qu'elle connaissait. "*Je revins lentement vers ma case. [...] Je me dirigeais vers ce qui restait de poulailler et saisit une des rares volailles qui m'étaient demeurées fidèles. D'une main experte je lui ouvris le ventre, laissant la rosée de son sang humecter la terre. Puis j'appelai doucement : -Man Yaya. [...]. Man Yaya, je veux que cet homme m'aime.* (TTB, 29) Ce jeune homme incarne la deuxième étape de sa relation avec l'Autre. Cette relation se résume dans la relation intime avec l'autre car elle y voit l'image de l'homme idéal qui représente le pouvoir

³⁹-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.41.

⁴⁰-Ibid, p.36.

masculin africain pour lequel il a quitté la vie de liberté pour l'esclavage. C'est dans un contact intime avec cet esclave noir que Tituba découvre son corps et sa féminité. Elle comprend la force du sentiment d'aimer et d'être aimé. "*Mon Dieu, comme cet homme savait rire! Et à chaque note qui fusait de sa gorge, c'était un verrou qui sautait de mon cœur.* (p.32) C'est dans cette maison conjugale que Tituba avait connu le vrai sens d'être marginalisée et humiliée. À cause de la couleur de sa peau et de son sexe ; elle s'est trouvée dépourvue de sa dignité dans le monde des blancs. Le caractère adopté par John Indien lui a frayé un chemin, il a su être aimé surtout par les femmes blanches, c'était sa façon de prendre les choses en mains dans un monde hostile plein d'injustice et de mal. Tituba voulait l'amour de cet homme à tout prix, elle le désirait plus que celui de sa mère : "*Dans ma triste existence, à part les baisers volés à Betsy et les secrets échangés avec Elisabeth Parris, les seuls moments de bonheur étaient ceux que je passais avec John Indien*" (p.82).

Maryse Condé parle de la maternité, là où Tituba tombe par deux fois enceinte ; la première fois de son mari John et la deuxième fois d'un autre noir libre révolutionnaire. Avec John, Tituba considère son bébé comme un fruit encombrant et s'en débarrasse vite fait sans regret. La deuxième fois, elle décide de le garder, seulement cette fois-ci, le destin était plus fort qu'elle et elle mourra avec son bébé dans son ventre sans pouvoir jouir de sa maternité. Alors qu'elle était enceinte de John, Tituba décida d'avorter sans prévenir le père de son enfant qui est devenu triste à l'idée de cette perte : "*Ma reine! Voici que notre bâton de vieillesse se casse! Sur quoi allons-nous nous appuyer quand nous aurons chacun une bosse sur le dos dans ce pays sans été?*" (p.87). La décision de Tituba était claire et ferme. Un complexe inhérent dès son enfance. Il n'était pas question d'avoir un enfant qui subirait le même sort que ses parents, pas question de donner vie à une créature qui serait à son tour esclave. La maternité pour elle n'est certes pas un bonheur puisqu'il sera expulsé dans un monde de servitude et d'abjection, incapable de changer son sort : "*Pendant toute mon enfance, j'avais vu des esclaves assassiner leurs nouveau-nés en plantant une longue épine dans l'œuf encore gélatineux de leur tête en sectionnant avec une lame empoisonnée leur ligament ombilical ou encore, en les abandonnant de nuit dans un lieu parcouru par des esprits irrités. Pendant toute mon enfance j'avais entendu des esclaves échanger les*

recettes des potions, des lavements, des injections qui stérilisent à jamais les matrices et les transforment en tombeaux tapissés de suaires écarlates" (p.83). La région de Boston jouissait d'épaisses forêts et avec l'aide de Judah White l'ami de Man Yaya un autre esprit invisible, elle lui indiqua tous les noms des plantes avec leurs propriétés ; toute une page du roman est dédiée aux noms des plantes et leurs propriétés, c'est ce qui a aidé Tituba à trouver moyen d'avorter. Man Yaya savait bien ce que le destin et ce que cet homme lui réservaient, "*Belle perte que ce serait là, en vérité! Ce nègre là t'en fera voir de toutes les couleurs... Vent et effronterie! Ce nègre n'est que vent et effronterie"* (p.52).

Tituba a connu le racisme et l'abus. "*Je laissais cet homme me traiter comme une bête sans mot dire*"⁴¹. Racisme de l'autre blanc : L'auteur parle très franchement de l'idée de l'hostilité d'un homme blanc à la race africaine : distinction basée sur la couleur : "*Il est certain que la couleur de votre peau est signe de votre damnation, cependant tant que vous serez sous mon toit vous vous comporterez chrétiens!*"⁴² Elle a connu des violences verbales et physiques racistes. Vis-à-vis à ces multiples réactions, et à ces différents abus, Tituba a renoncé à la chose la plus noble et la plus sereine pour une femme, elle a décidé de ne pas avoir d'enfants, Condé donne encore une fois la parole à Tituba dans un monologue. "*C'était une fille, j'en étais sure! Quel avenir connaîtrait-elle? Celui de mes frères et sœurs les esclaves, ravagés par leur condition et leur labeur? Ou alors un avenir semblable au mien, paria, forcée de se cacher et de vivre en recluse à la lisière d'un grand-fond?*"⁴³

c-Samuel Parris, le chrétien , le puritain et la force absolu

Achetée par Samuel Parris ensuite et emmenée à Boston puis à Salem avec la famille Parris, Tituba s'est trouvée avec un autre homme au sein d'une communauté puritaine où elle a toujours été marginalisée. Cet homme l'a traitée comme une bête sans mot dire, il a vraiment essayé de lui inculquer la religion chrétienne et ce n'est qu'à ces moments-là qu'elle manifeste une rage impressionnante, pour elle la confession avec tout ce qui passe dans sa tête et dans son cœur n'appartient qu'à elle seule, cette protestation lui a toujours valu des coups : "*sa main, sèche et coupante,*

⁴¹-Maryse Condé, *Moi..., Op.cit.*, p.66.

⁴²-Ibid, p.68.

⁴³-Ibid, p.243.

vint heurter ma bouche et l'ensanglanta" (p.69). Elle voit cet homme tel un démon, une image physique néfaste, qui lorsqu'il parle ne crache que du venin. Tituba pratiquait toujours sa religion antillaise refusée dans cette société puritaine. Sa sagesse est devenue de l'ignorance et son art de guérisseuse est condamné. Son corps de femme, de Noire et d'esclave l'ont classée dans le rang des démunis. "*Il est certain que la couleur de votre peau est le signe de votre damnation*"⁴⁴. Cependant Tituba avait toujours possédé ce don et ces multi connaissances qui l'ont aidées à connaître tout et a survolé l'espace et le temps et être au courant de tout. Pour renforcer son estime et pour éviter tout ce mal elle commença à reconstruire une identité encore plus forte, elle commence à se "*conduire comme une bête aux abois qui mord et griffe qui elle peut*" (p.129). Ses valeurs morales ont changé, elle devient une étrangère à elle-même et le mal chez elle a pris le dessus. Les Puritains à Salem n'avaient aucune considération pour les femmes, d'ailleurs, ce démon de Parris se comportait presque de la même façon avec son épouse avec laquelle dès le premier jour Tituba avait entrepris une relation exceptionnelle, lorsque cette dernière avait tenté de la défendre tout en recevant à son tour le même coup qu'elle. Tituba avait tout fait pour guérir cette femme si faible et malade. Les hommes de Salem avait une vue dégradée des femmes, ils les voyaient faibles et facilement influencées par le mal et le diable qu'ils nommaient le Malin. Une amitié noua Tituba et la maîtresse Parris, *relation femme-femme*, même si elles ne s'entendaient pas tout le temps sur certains points. Par exemple pour Tituba l'acte le plus intime entre les deux époux est l'acte le plus beau du monde puisqu'il perpétue la vie alors que pour l'autre c'est l'acte le plus odieux et un héritage de Satan. La maîtresse Parris avait l'entière conviction que c'est une malédiction d'être une femme, ce qui fâchait Tituba qui ne voyait rien de plus beau qu'un corps de femme surtout quand le désir d'un homme l'anoblit. C'est ainsi que Tituba entreprend une parfaite et saine relation avec son partenaire John Indien.

Élisabeth ne cesse de répéter : "*Ne conte pas toutes ses histoires aux enfants! Cela les laisse rêver et le rêve n'est pas bon*". Sur ce des querelles s'engagent entre elles malgré toute cette amitié qui les réunit. Tituba ne cesse de répliquer en disant : "*Pourquoi le rêve ne serait-il pas bon? N'est-il pas mieux que la réalité?* Le rêve, *espace interne*, pour cette belle

⁴⁴-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.68.

créature démunie de toute force était son seul refuge. Après être accusée de sorcellerie suite à des complots entre familles puissantes de la région de Salem, Tituba s'est trouvée en prison, elle est parvenue à sauver sa tête en suivant les conseils de Hester, elle aussi prisonnière, enceinte et accusée d'adultère. Elle a avoué être une sorcière et a dénoncé d'autres personnes. Elle s'est trouvée dans l'oubli et sa seule amie s'est suicidée dans sa cellule. Elle communiquait avec elle après sa mort. Suite à un pardon général elle finit par être libérée. Un commerçant juif, l'avait rachetée, Benjamin Cohen D'Azavedo.

d-Benjamin, le juif faible

Est l'image du Juif mêlée d'intimité maternelle et d'exploitation physique de la femme. Benjamin partage avec Tituba un passé d'oppression, ils avaient une relation nocturne, c'est vrai qu'ils s'aimaient mais jamais cet amour n'a affranchi les limites. Les barrières sociales persistaient. Dans cette famille juive, Tituba connaîtra la paix, elle a senti qu'elle n'était plus la seule à vivre l'humilité, la servitude et le racisme. Elle a retrouvé encore une fois l'amour maternel en devenant la maîtresse du veuf Benjamin, un homme bon qui retrouva en elle une épouse après avoir perdu la sienne. "Les deux personnages conservent leurs pouvoirs respectifs sans les partager, sans en faire bénéficier l'autre, À Tituba revient le pouvoir spirituel, au maître le pouvoir politique. La révélation faite par Tituba à un homme blanc exceptionnel, pourtant capable d'accepter avec bienveillance l'existence de ses pouvoirs ne débouchent jamais sans une possibilité d'union ou de lutte collectif."⁴⁵ Le don de Tituba positifs était malédiction puisque c'est à cause de ce don qu'elle n'a pas pu être libre. Tituba était pour lui le seul moyen de retrouver Abigaël sa défunte. C'est vrai que Tituba qui lui a propos' son aide mais ceci ne lui a pas aidé à retrouver son seul désir dans la vie qui est celle d'être libre. Ce Benjamin était ingrat et il a refusé catégoriquement son affranchissement :

"– La liberté. Les mots étaient partis sans que je puisse les retenir. Il me fixa de ses yeux bouleversés :

– La liberté! Mais qu'n ferais-tu?

– Je prendrais place sur un de vos navires et partirais aussitôt pour ma Barbade.

– Son visage se durcit et je le reconnus à peine.

⁴⁵-Mireille Rosello, *Littérature et identité créole aux Antilles*, Khartala, Paris, p.65.

– Jamais, jamais, tu ne m'entends, car si tu pars, je la perdrai une deuxième fois. Ne me parle jamais plus de cela.⁴⁶

Benjamin a considéré Tituba comme une sorcière mais au sens positif du terme puisqu'elle l'a aidé à communiquer avec sa défunte. Les souffrances de Tituba sont liées aux avatars de la vie. Ainsi, toutes les pertes qu'elle a connues, qu'elles soient affectives ou pas sont liées à la perte d'un être cher, c'est pour cette raison qu'elle s'est servie de ses dons pour venir vers les gens qui souffrent de la perte d'un être cher. Tel a été le cas avec Benjamin une fois, lorsqu'il a perdu sa femme, et l'autre fois lorsqu'il a perdu ses neuf enfants lors de l'incendie causé par les racistes. La souffrance de ce dernier et de Tituba tient au genre identitaire, aux maux de l'exclusion : irrespect, rejet. Concernant la dimension spirituelle de la souffrance, leur souffrance à deux a été marquée par le dualisme du bien et du mal. La souffrance n'était pas en son corps, ni en son esprit, ni en son cœur. Ce qui souffre c'est leur moi. En réalité ce sont des personnes qui souffrent. Sa sorcellerie positive et son sexe ont transformé sa vie et celle de son amant. Leur alliance comme personnes marginalisées leur a permis de vivre le bonheur tant désiré. Dans la culture américaine, Benjamin, le juif est symbole de force, alors que l'homme de couleur est celui de l'infériorité qui malgré son état financier différent se retrouve dans le même camp de marginalité. Avec son esprit tolérant et son cœur si noble la frontière maître –esclave est effacée et un rapport de complémentarité s'est établi, il l'appelait "ma sorcière bien aimée". Tituba à son tour le reconforte en communiquant avec l'esprit de la défunte, elle a été la médiatrice entre les vivants et les esprits." *Le maître bon et aimant qui ne serait pas devenu un personnage invraisemblable en affranchissant son esclave par gratitude, oppose à la demande de liberté de Tituba un refus catégorique et sans appel, non pas au nom des principes idéologiques ou même économiques parce qu'il ne peut pas se passer d'elle*"⁴⁷. Maryse Condé arrive à donner vie à Tituba de façon réaliste, c'est une réécriture de l'histoire dont les historiens n'ont pas parlé. En donnant la parole à Tituba, Maryse Condé a su raconter la vie d'une guérisseuse, d'une esclave et d'une société du XVII^e siècle, temps connu de l'Inquisition et de la chasse aux sorcières : *"Mais alors que la chasse aux hérétiques se tournait jadis contre les*

⁴⁶-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.199.

⁴⁷-Mireille Rosello, *Littérature et identité créole aux Antilles*, *Op. cit.*, p.65.

hommes, ce sont désormais des femmes que l'ont traque pour leurs talents de guérisseurs, et que l'on accuse de sorcellerie. Ce sont elles également que l'on suspecte de formateurs des révoltes paysannes. Les femmes supposées être d'un caractère bien plus faible et moins raisonnable que les hommes, étaient regardées comme des proies désignées de Satan" (p.109)⁴⁸ Grace à Tituba, le lecteur connaîtra plusieurs mondes commençant par la Guinée, Boston et Salem qui n'est autre que le Massachusetts.

e-Christopher, un Marron

Chef des Marrons, groupes guerriers qui avaient une mauvaise réputation puisqu'ils n'aiment que le sang et la guerre et ne viennent pas en aide aux autres. *"En vérité, nous ne sommes pas assez nombreux et surtout pas assez armés pour attaquer les Blancs. Une demi-douzaine de fusils et des gourdins de bois de gâïac, voilà ce que nous possédons. Aussi nous vivons dans la peur continuelle d'une attaque, C'est cela la vérité."*⁴⁹ Christopher est un des rares Marrons qui existaient encore. Un homme d'une quarantaine d'années, Tituba le qualifie d'homme paisible et le compare à ces rivières qui coulent inexorablement vers la mer. Tituba l'avait rencontré dès son retour aux Antilles. Elle n'avait pas le cœur à se mêler à des histoires de Marrons et à risquer sa peau, elle voulait surtout vivre en paix dans son île perdue. C'était un polygame. Sachant qu'elle est sorcière il s'est rapproché d'elle dans l'espoir que Tituba puisse l'aider à devenir invincible. Sachant bien ce qu'une femme noire peut demander de plus, il lui fait un chantage lorsqu'il lui dit : *"En échange, je te donnerai tout ce dont une femme peut rêver"*⁵⁰ Tituba lui répond que c'est impossible et malgré tout, elle a demandé à Man Yaya de l'aider tout en essayant de la convaincre qu'il se battait pour une noble cause. Cette dernière lui répond fermement que la mort est une porte que nul ne peut verrouiller. Que chacun doit passer par là, à son heure, à son jour, elle lui précise qu'on peut seulement la tenir ouverte pour ceux que l'on chérit afin qu'ils entrevoient ceux qu'ils ont laissés. Tituba chérissait Christopher elle dit : *"Peu à peu, Christopher qui m'avait possédée en silence"*⁵¹.

⁴⁸-Gérard Nissim Amzallag, *La réforme du vrai : enquête sur les sources de la modernité*, Paris, Éditions Charles Léopard Mayer, 2012, p.109.

⁴⁹-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.235.

⁵⁰-Ibid, p.226.

⁵¹-Ibid, p.235.

L'aide que Tituba réclamait des invisibles était née d'une toute autre cause qu'Abena savait d'avance. Elle savait que la cause pour laquelle Christopher se battait n'intéressait pas Tituba et que l'amour que Tituba portait pour les hommes, était le seul point qui la motivait : "*Moi, j'ai trop aimé les hommes et continue de le faire*"⁵². Cet homme avait mal traité Tituba, il lui dit : "*Tu n'es donc rien qu'une régresse très ordinaire et tu voudrais que l'on te traite comme si tu étais précieuse*"⁵³, elle est tombée enceinte d'une fille, elle l'a vue quitter le village et il n'a même pas essayé de la retenir. "*Tous mes malheurs n'avaient pas diminué ce profond instinct qui fait que je suis une femme*"⁵⁴.

f- Iphigénie l'homme-gamin

À la fin du roman, l'image de l'Autre est trouble, dépeignant "l'enfant-homme" qui représente la révolution, la jeunesse et la poursuite de l'espoir le salut de la colonisation. Mais cette expérience n'est pas toujours sans relation intime directe avec l'Autre. Iphigénie est le fil-amant de Tituba, il est aussi la rébellion qui n'a pas pu achever son ambition d'être libre ainsi que les siens sur terre, une mission qui s'est efforcée de la mener à terme mais la mort était très brutale et ne lui a donné aucune chance.

C'était le dernier homme que Tituba avait connu. Blessé, Tituba l'a soigné. Il a été torturé à mort. Dès qu'elle l'a vu, elle a éprouvé un sentiment de tendresse maternelle vis-à-vis de lui. Il représente le souvenir de son enfant jamais né. Cet amour se fortifia d'un amour passionné incontrôlable. Tituba avait honte de l'aimer "*moi, honteuse de mes rides et de mes chicots sous son regard nouveau*"⁵⁵, elle le dénommait "son fils-amant", elle connaîtra le bonheur d'un instant. Une fois encore Tituba n'a pas pu s'isoler, se passer des hommes ni rester toute seule, malgré la différence d'âge, ceci n'a pas eu d'impact sur les deux conjoints, tous les deux avaient besoin l'un de l'autre. Iphigénie était un jeune révolutionnaire, il demandait la liberté pour les noirs. Tituba a tout essayé pour lui venir en aide, elle a fait des sacrilèges et a essayé de communiquer avec les invisibles afin de pouvoir prévoir l'avenir. Elle a essayé encore une fois de transgresser les lois de la vie mais en vain. Cette relation a eu une fin

⁵²-Maryse Condé, *Moi..., Op.cit.*, p.271.

⁵³-Ibid, p.238.

⁵⁴-Ibid, p.224.

⁵⁵-Ibid, p.256.

inéluçtable ; Tituba est exécutée par des soldats pour avoir incité à une révolte d'esclave, elle a reçu ce châÙment avec sérénité sans craindre la mort.

Tituba ne pouvait se passer des hommes. La présence de ce dernier dans son quotidien est vitale, elle ne peut songer à vivre seule et a peur de la solitude. Maya Yaya, son ange gardien, a toujours refusé la présence de l'homme dans la vie de Tituba qui n'arrive pas à comprendre son comportement. *"Devait-elle trouver à redire à chaque homme qui vivait à mes côtés? Même s'il ne s'agissait que d'un enfant? Pourquoi voulait-elle que je vive ma vie en solitude?"*⁵⁶ Le rêve prend le dessus dans la dernière nuit de vie de Tituba, un rêve tellement réel qu'elle n'arrive plus à respirer, la force de son rêve était glacial. Elle en resta figée et muette incapable d'émettre un mot, elle avait passé une nuit horrible à côté de son amant-enfant, ce rêve avait fait apparaître les trois hommes qu'elle avait rencontrés, les trois éléments négatifs du cours de sa vie pareils à trois grands oiseaux de proie ; Samuel Parris, John Indien, et le troisième Christopher. Ils ont essayé encore une fois lui faire mal. Cagoulés, dans leurs mains un solide bâton taillé en pointe et voulant la faire avorter, elle a senti une douleur abominable et insupportable à couper le souffle. Son amant-enfant essaya de la consoler et la soulager sans y parvenir. Tituba connaÙtra la mort au bras de son petit amant : *"Mon nègre et moi, nous n'entendons rien, car nous périssons dans l'amour"*⁵⁷. Ils meurent tous les deux après avoir subi des tortures insoutenables. Les hommes ont une place très importante dans la texture du récit de Maryse Condé, même si le fil narratif a une tendance féminine mais l'effet que ces derniers ont sur le cours de sa vie leur donne une place importante. Le mal est toujours lié à l'homme pour Tituba et malgré tout elle n'a pas su les haÙr : *"Moi, j'ai trop aimé les hommes et continue de le faire. Parfois il me prend gout de me glisser dans une couche pour satisfaire des restes de désir et mon amant éphémère s'émerveille de son plaisir solitaire"*⁵⁸. Les hommes du récit, l'ont prises la plupart du temps pour un prostitué tel était le cas avec Benjamin le petit homme faible, l'homme juif de Salem qui a connu à son tour le racisme et la méchanceté humaine. Tituba s'est trouvée avec

⁵⁶-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.249.

⁵⁷-Ibid, p.236.

⁵⁸-Ibid, p.271.

lui faisant le travail d'un domestique prenant soin de la maison et des enfants pendant toute la journée et la nuit jouant le rôle d'une maîtresse et d'une femme pour son maître de maison. Reste à savoir que c'est elle qui pousse ses hommes à des relations intimes, c'est elle qui planifie et manipule l'amour. Tout se réalise comme elle voulait et avec son plein gré. Même vivant ce sentiment d'être doublement exploitée, ceci n'empêche qu'elle était satisfaite de son intimité. "*O Benjamin, mon doux bancal Amand!*"⁵⁹. Même si tout laisse à croire que tout est malgré elle, mais en réalité Tituba maîtrisait son destin : "*Une fois de plus, tu t'accusas de ta dureté. Une fois de plus, je te suppliai de me laisser mes chaînes*"⁶⁰. Tituba voulait partager sa vie avec cet homme même étant exploitée. À un moment donné dans le fil du récit, elle expliqua à Hester, la féministe qui était contre toute exploitation de la femme que certains hommes qui ont la vertu d'être faibles, lui donnent le désir d'être esclaves!

La satisfaction intime chez Tituba est toujours là. Dans son intimité, avec John Indien elle dit : "*Je dérivais tout aussi bien sur la mer des délices*". Cette image dessinée par cet Autre, c'est bien elle qui la configure. Tituba avait choisi John Indien et elle a fait le tout pour exaucer ce vœux, elle a tenté le tout et a fait appel à ses invisibles pour l'aider à s'en emparer ; "*Man Yaya je veux que cet homme que cet homme m'aime*"⁶¹. Elle s'acharne à expliquer qu'elle voulait cet homme comme elle n'avait jamais rien voulu avant lui. Elle désirait son amour comme elle n'avait jamais désiré aucun amour, même pas celle de sa mère. Avec lui elle se sentait vivante, l'acte pour elle est le coin-refuge où elle peut oublier sa misère.

"*Mon nègre est moi nous n'entendons rien, car nous périssons dans l'amour*"⁶². Même si elle s'est trouvée trahit et délaissée dans les ténèbres de la prison, elle n'a pas cessé de penser à lui avec chaque nouveau homme dans sa vie : "*Tout le reste de mon être continuait d'appartenir à John indien auquel par un surprenant paradoxe, je pensais chaque jour davantage. Mon nègre plein de vent et d'effronterie, comme l'avait autrefois dénommé Man Yaya! Mon nègre traître et sans courage*"⁶³. On constate d'après ce

⁵⁹-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.211.

⁶⁰-Ibid, p.217.

⁶¹-Ibid, p.29.

⁶²-Ibid, p.235.

⁶³-Ibid, p.235.

que Tituba annonce *"Mon nègre" que John est une propriété*. Cette satisfaction apparaît encore une fois avec Christopher, cet homme qu'elle avait connu après son retour à Barbade lorsqu'elle dit *"l'embrassement du désir. L'envie de me prouver que je n'étais pas encore défaite, déjetée comme une monture qui a porté de trop lourds fardeaux? Pourtant est-il besoin de le dire? Ce commerce n'engageait que mes sens... Pendant quelques semaines, tout fut emprunt de douceur"*⁶⁴. Encore une fois la satisfaction intime se manifeste à voix haute lorsqu'elle rencontre Iphigénie elle dit *"l'envie de goûter au plaisir une ultime fois?"*⁶⁵ Encore une autre fois, on la trouve perplexe, dans l'embarras, incapable de comprendre soi-même *"Sans doute, tous ces sentiments se conjugueraient-ils pour n'en former qu'un, impérieux et brulant"*⁶⁶.

C'était toujours Tituba qui faisait les avances à ses partenaires, même Tituba ne trouvait pas de réponse à son mode de vie, elle se demandait toujours pourquoi tous ses hommes dans sa vie : *"Pourquoi ce défilé d'hommes dans mon lit? Elle me l'avait bien dit, Hester! -Tu aimes trop l'amour, Tituba!"*⁶⁷ Elle a senti qu'elle est malade et que sa réclamation d'amour n'est autre qu'une maladie qui a besoin d'une cure.

Tituba, le personnage principale de Condé n'hésite pas à affirmer sa sexualité. Pour Tituba la sexualité n'est pas un vice, c'est ce que Maryse Condé a voulu explicité dans ce récit, Maryse a entrepris ce sujet sans réserve tout en dépassant tous les frontières des tabou surtout que la société antillaise a connu une histoire riche des abus sexuelles Plusieurs écrivains antillais ont parlé de ce sujet via leur littérature. *"La littérature antillaise de l'extrême contemporain offre un corpus où la sexualité se présente sous forme de manque et d'excès. La société antillaise porte toujours les traces de l'esclavage. Au « temps d'antan » le viol et l'abus sexuel étaient le lot des négresses. Le matriarcat luttait à sa façon contre le système esclavagiste et la violence des mâles, qu'ils soient blancs ou noirs. « Le temps d'après la libération », c'est-à-dire le postcolonialisme, n'a pas apporté un grand changement à la mentalité de la société et à l'attitude des hommes et, par conséquent, les femmes ont continué de*

⁶⁴-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.233.

⁶⁵-Ibid, p.259.

⁶⁶-Ibid, p.259.

⁶⁷-Ibid, p.260.

subir la sexualité débridée des hommes. Cependant elles ont continué à chercher le bonheur à travers l'épanouissement sexuel."⁶⁸ C'est dans cette citation que nous pouvons comprendre les relations successives de Tituba même lorsqu'elle a décidé de cesser tout et de se retirer du monde des Hommes elle s'est retrouvée encore une fois dans une autre relation.

La plupart des femmes dans la société patriarcale généralement et dans la société africaine de Maryse Condé précisément ont connu des épreuves durs avec les hommes : *"les rapports avec les autres hommes, générateurs d'affects de toutes natures, sont certainement ce qui de tous temps a généré le plus d'incompréhensions, de malentendus, de souffrances et de douleurs. S'ils constituent le lot commun des souffrances dont témoigne la littérature depuis qu'elle existe, ils constituent aussi le berceau de la psychopathologie. En effet, un développement psychique satisfaisant résulte de la façon dont un individu interagit avec un entourage positif, et trouve en ce dernier les appuis nécessaires à son individuation. Nombre d'aléas de la vie, plus ou moins graves, (deuils, abandons, carences affectives ou défaillances diverses de l'entourage"*⁶⁹. Mais la façon dont elle voyait le monde la comble, on la retrouve comme un être équivoque au masculin malgré sa différence naturelle de femme et d'esclave. *"Mais nous demeurons de chaque côté de l'océan que nous n'enjambons pas. Je sais qu'elle poursuit son rêve ; créer un monde de femmes qui sert plus juste et plus humain"*⁷⁰.

Tituba était tout le temps en quête de soi. Elle évolue dans un monde qui la considère inférieure, Condé lutte pour réintégrer Tituba et la femme en général dans la société des humains, cela paraît clairement lorsque cette dernière donne la parole à Hester. Elle dit : *"Je voudrais écrire un livre, mais hélas! Les femmes n'écrivent pas! Ce sont seulement les hommes qui nous assomment de leur prose. Je fais une exception pour certains poètes. As-tu lu Milton, Tituba? Ah j'oubliais, tu ne sais pas lire! Paradise Lost, Tituba, merveille des Merveilles! Oui je voudrais écrire où j'exposerais le modèle d'une société gouvernée administrée par les femmes! Nous donnerions notre nom à nos enfants, nous les élèverons seules..."*⁷¹

⁶⁸-Internet, Université d'Ankara, Page Count : 299–314, DOI : https://doi.org/10.1163/9789401210126_015

⁶⁹-Internet, François Hervé, *Souffrance psychique et toxicomanies*, p.5.

⁷⁰-Maryse Condé, *Moi..., Op.cit.*, p.271.

⁷¹-Ibid, p.160.

Les hommes ont été la cause primordiale de la souffrance de Tituba. Destin ou mauvais choix reste à savoir d'ailleurs Man Yaya a toujours répété. *"S'il est un don que tu n'a pas, c'est celui de choisir tes hommes"*⁷². Tituba, a su malgré tout gérer sa situation de femme tout en étant esclave. Se servant de ses dons magiques de guérison, elle a pu être forte dans un monde plein d'hypocrisie, cependant elle n'était pas contente de son statut elle a décidé de participer pour changer le monde des femmes pour les générations à venir ceci s'explique lorsqu'elle dit : *"on, si le monde devait recevoir mon enfant, il fallait qu'il change"*⁷³.

VII- Conclusion

Maryse Condé a réussi à présenter l'image de la femme antillaise, elle a représenté le marronnage du littéraire et du féminin, elle a osé braver les interdits et les tabous liés à la société africaine. Maryse a traité la condition de la femme-esclave, tout en combattant les préjugés et les idées reçues dans cette communauté soit blanche ou noirs. Le texte pivote entre le jour et la nuit, la force et la faiblesse, le conscient et l'inconscient, le visible et l'invisible. Et se centralise sur le désir sensuel de cette femme noir qui vit l'esclavage en marge de la société et de sa communauté étant sorcière. Tituba continua de vivre après sa mort dans l'au-delà, elle a choisit d'être le maître et l'ange gardien d'une petite Samantha comme pour poursuivre le même chemin que Man Yaya avait auparavant choisi pour elle. Tituba lui avait fait découvrir la forme invisible du monde, le réseau de communication, les signes-symboles.

L'écriture pour Condé est un moyen de libération évidente dans l'image de l'esclavage des Hommes. Tituba est la femme nègre qui a pris la responsabilité de sa destinée et a mené son propre destin. Le pouvoir libérateur symbolisé par Tituba attribué à la littérature ne vise pas uniquement la femme, mais l'humanité toute entière. Maryse raconte un combat perpétuel entre son désir sexuel et sa relation avec l'autre. Ici, la femme s'intéresse à des objets intimistes et qui, en fait, sont des problèmes de société considéré comme tabous. Condé n'est pas une féministe qui hait les hommes au contraire, son écriture lutte contre la domination de l'autre. Elle vise à décrire la réalité du 17^{ème} siècle ancrée dans une histoire

⁷²-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.257.

⁷³-Ibid, p.243.

que Condé décrit. Elle a donné une voix à une femme qui a fait partie de l'histoire et de la culture antillaise et qui n'a pas été représentée dans les documents officiels. Ce texte littéraire, donc, devient, une source importante de renseignements sociaux. Grâce à Tituba, Condé enseigne aux lecteurs le sens du malheur, de la tristesse, les dures souffrances Condé a pu comprendre le passé et a pu lire le présent, elle connaît l'avenir, elle a enfin su à l'aide de son personnage pourquoi il y a tant de souffrances "*..Je sais aussi que tout cela aura une fin. Quand? Qu'importe? Je ne suis pas pressée, libérée de cette impatience qui est le propre des humains. Qu'est-ce qu'une vie au regard de l'immensité du temps*"⁷⁴.

Condé s'est basé dans ce roman sur la mémoire orale, ce genre de conte est né aux Antilles à partir du XVII^e siècle à partir d'un fond de débris culturels éparpillés puis rassemblés en mosaïque par l'expérience commune d'une réalité nouvelle, est fondamentale pour l'identité du peuple antillais. Dans ces contes, les femmes y jouent un rôle très important, elles y contribuent en constituant des éléments essentiels à la littérature antillaise, Condé à son tour à commence par le conte qui circule dans la communauté concernant cette sorcière puis elle a écrit ce fabuleux roman. Ce roman se diversifie et devient multiple en lui-même grâce aux thèmes multiples qui englobe. Elle parle des problèmes de couleur, des rapports avec les hommes. Elles parlent du racisme, de l'exploitation et l'idéologie L'écriture de Condé est métisse; elle parle de la société du 17^{ème} siècle avec tous aléas tout en abordant des phénomènes qui persistent encore. L'écriture des écrivaines femmes antillaises, de Condé donne la voix et la parole aux femmes marginalisées sous un système patriarcal. Condé présente la condition subordonnée de la femme dans la réalité antillaise, et dans la situation sociopolitique des Antilles. Le rôle de Condé ici est donc de s'engager dans la métamorphose de l'image féminine à travers ses textes. Condé ne propose pas de solutions à ses problèmes psychologiques de ses personnages ni aux problèmes d'identité, elle vise simplement à inquiéter et à interroger la place de la femme et de l'Homme noir en général.

En guise de conclusion, ce roman féminin a réussi très brillamment à tisser la relation de Tituba avec l'autre à toutes les étapes du roman afin que le lecteur puisse développer l'image complète que l'écrivaine a

⁷⁴-Maryse Condé, *Moi...*, *Op.cit.*, p.271.

déterminée dès le début de la ligne narrative afin que les éléments de l'autre se forment sous différentes images masculines: en âge, en couleur et en religion. Finalement, l'auteure fait sa recette magique qui est présentée au lecteur dans un cadre intéressant, à la fois magique et réaliste.



Bibliographie

I. Corpus

- Maryse Condé, *Moi... Tituba la sorcière, Noire de Salem*, Mercure de France, Paris, 1986.

II. Livres théoriques et critiques

- Andrew Asibong, et Shirley Jordan (dir.), *Marie NDiaye : l'étrangeté à l'œuvre*, Villeneuve d'Ascq, P.U. du Septentrion, 2009.
- Marie NDiaye, *Comédie classique*, Paris, P.O.L, 1988.
- Katherine Roussos, *Décoloniser l'imaginaire : du réalisme magique chez Maryse Condé*, Sylvie Germain et Marie NDiaye, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Jean-Pierre Durix, *Le Réalisme merveilleux*, Xavier Garnier (dir.), Paris, L'Harmattan, vol. 25, 1998.
- Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, 1970.
— *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1992.
- Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.
- Elisabeth Mudimbe-boyi, *Essais sur les cultures en contact : Afrique, Amériques, Europe*, Paris, Khartala, 2006.
- Mireille Rosello, *Littérature et identité créole aux Antilles*, Paris, Khartala, Paris, 1992.
- Gérard NissimAmzallag, *La réforme du vrai : enquête sur les sources de la modernité*, Paris, Éditions Charles Léopard Mayer, 2012.
- Elisabeth Chalier-Visuvalingam, *Littérature et altérité. Penser l'autre*, http://cief.elte.hu/sites/default/files/chalier_visuvalingam_.pdf

III. Thèses

- *Le réalisme magique dans la littérature contemporaine québécoise*, Stéphanie Walsh Matthews, Dr. of Philosophy Graduate. Department of French, University of Toronto, 2011.
- *Les figures féminines et le réalisme magique dans l'œuvre de Marie NDiaye*, Mémoire de recherche Master 2 Lettres (Littérature française) Université Jean-Jaurès, Toulouse2, UFR de Lettres, Philosophie, Musique Département de Lettres Modernes.

- *Migrations et quête de l'identité chez quatre romancières francophones : Malika Mokeddem, Fawzia Zouari, Gisèle Pineau et Maryse Condé*, Syntyche Assa Assa, Université Paul Valéry, Montpellier III, 2014.

IV. Sitographies consultés et regardés

- Émigration et solitude : redéfinition de l'Autre et de la résistance dans *Autour de ton cou* de Chimamanda Ngozi Adichie Lebel, Jean-François.
- L'identique et le non-identique : le discours polémique du premier éditorial de la revue *La Conspiration dépressionniste*. Ross, Alexis.
- Quand la viande parle. Sens, résistance et discours de l'autre dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi Lafleur, Maude.
- Norme hétérosexuelle, production du sexe, discours critique de la marge : Altérisation et ripostes dans *The Realm of the Elderlings* de Robin Hobb. Laplante-Dubé, Pascale.
- L'autre et le métis : inscription de l'altérité dans le corps et dans la parole dans *Métisse blanche* de Kim Lefèvre Perron, Laurence.
- Internet, François Hervé, Souffrance psychique et toxicomanies.
- Internet, Université d'Ankara, Page Count: 299-314, DOI: https://doi.org/10.1163/9789401210126_015.
- You tube, Maryse Condé ; la leçon d'écriture, culture prime, RFI.
- <https://www.youtube.com/watch?v=o1sv-GvHvAM>.
- <https://www.youtube.com/watch?v=...> ces femmes noires sorcières|tituba, marie laveau, cécile fatiman : sont-elles vraiment des sorcières.



